

MES SOUVENIRS

(Pour la *Semaine religieuse*)

JE ne connus jamais mon père. Tout ce que j'appris de lui, c'est qu'il naquit à Saint-Hyacinthe ; qu'il passa au collège de cette ville quatre ou cinq ans ; qu'après avoir été cultivateur à Sainte-Rosalie, il alla demeurer à Richmond dans les Etats-Unis ; que là, il trouva, en travaillant dans une manufacture de meubles, une mort bien pénible et bien douloureuse. Sa famille eut la consolation de savoir que le prêtre l'avait assisté à ses derniers moments et qu'il dut cette faveur à son patron, qui, bien que protestant, alla quérir à trois reprises le ministre de Dieu.

A l'hôpital de Montréal, où à l'âge de deux ans je fus reçue comme orpheline grâce à la protection de la révérende mère Pagé, une parente de ma famille, s'écoulèrent dans la paix et le bonheur six années de mon enfance. Qu'elles furent bonnes pour moi, ces saintes filles du sacrifice et de l'abnégation ! Le souvenir de leur dévouement à mon égard m'a suivi partout. Je n'oublie jamais ces religieuses dévouées ; et si je retrouve dans ma vie des moments de joie, c'est bien ceux qu'il m'est permis de passer en leur compagnie.

Dieu m'avait donné deux frères. Le dernier mourut en bas âge ; l'autre me suivit à l'Hôtel-Dieu. Sans trop pouvoir nous expliquer comment nous nous trouvions frère et sœur, nous nous aimions tous deux tendrement. Les heures du dimanche nous paraissaient les plus courtes, parceque nous les passions ensemble. Dans ces entretiens, nous nous échangeions souvent les friandises que nous avions reçues dans le courant de la semaine, et nous nous racontions ces mille et un petits détails qui venaient faire diversion dans la vie monotone menée là-bas.

Un jour, il fallut nous séparer. Lui alla à Terrebonne commencer ses études, pour les continuer ensuite après l'incendie du collège chez les Jésuites de Montréal. Sa voix était remarquablement belle. On m'amena, moi, chez une sœur de mon père, mariée et demeurant à Saint-Hyacinthe. Je retrouvai, dans ce foyer, de véritables parents fert à l'aise et qui négligèrent rien pour me donner une bonne éducation. Leur

esprit de foi
autres petite
entre toutes
Benjamin d
siens, restai

Rien ne n
enfants, se
chant ; tout
de me récré
ne pouvait s'
demeurait tr
je, qu'on ne
une mère au
me l'a-t-on j
l'aurait dit, c
ces sentimen
voyais d'autr

J'étais dan
me donna cor
intégralemen
phrases peu
précieux pou

Très ch

Depuis lon
mer de ma pe

Quand je di
fois que je l'ai
maintenant, l

Vous ne po
savoir que j'ai
de moi, sans
depuis longter
rares. Aujourd'
résister.

Je suis dans
mais au moins
lation qui cont
qu'une mère q